

*Chambre d'Alfredo. Potlesnik glisse sur une flaque.*

POTLESNIK. – C'est quoi ce bordel ? Vous êtes malade, monsieur Alfredo, ma parole, vous avez pris un coup de froid.

ALFREDO. – Je t'avais dit d'attendre.

POTLESNIK. – J'ai préparé votre arrivée comme il fallait, monsieur Alfredo. Je ne savais pas que vous étiez au lit. C'est ma femme qui m'a dit... Vous êtes arrivé tard hier soir avec une poule. Mais ce n'est pas très propre, j'en ai plein mon pantalon, et mon gilet, vous avez vu mon gilet ?

ALFREDO. – J'ai mal.

POTLESNIK. – Vous avez vomi ? Non ?

ALFREDO. – Alcool. Au Santora, sur la B 17.

POTLESNIK. – Cette poule que j'ai vue hier soir, c'est votre fiancée ? On dit en ville que vous voulez vous marier. Est-ce vrai ? Vous permettez ? je vais aller me nettoyer. Au moins mon gilet. C'est votre costume qui a retenu mon attention à votre arrivée, monsieur Alfredo. Je vous ai trouvé très élégant.

ALFREDO. – Appelle-moi Alfredo. S'il te plaît.

POTLESNIK. – Vous êtes vraiment malade... Attendez, je vais aérer... On dirait de la farine de lin mélangée avec de la bière. Vous avez bu de la bière, monsieur... ? Ça ne doit pas vous réussir, le lac de Lugano... L'air du grand large, c'est la mer, c'est vivifiant, mais l'air d'un lac, ce n'est pas l'air de la mer, ce n'est pas pareil, les montagnes noires l'hiver autour du lac, ça peut vous rendre dépressif, à ce qu'on m'a dit... Allons ! Vous n'allez pas rester dans cette chambre. Il faut vous lever. On vous attend en bas... Dites, cette femme, elle vient de loin, paraît-il. J'espère qu'elle a bien dormi, d'ailleurs elle dort encore, on n'entend rien dans sa chambre.

ALFREDO. – Ça m'étonnerait qu'elle dorme encore.

POTLESNIK. – On n'entend rien.

ALFREDO. – Non, on n'entend rien.

POTLESNIK. – Donc...

ALFREDO. – Ma mère ?

POTLESNIK. – Votre mère...

ALFREDO. – Ma tête. J'ai mal à la nuque, partout !

POTLESNIK. – Vous l'avez installée dans la plus belle chambre. Pensez si votre mère a été bouleversée. La chambre dorée... Et vous me dites qu'elle ne dort pas ! Allons, dans une chambre comme celle-là, on dort comme on veut, pas comme on peut. Tu décides de dormir, tu fermes les yeux, et adieu, à toi les beaux rêves... Elle s'appelle comment déjà ? Salza, oui, Salza.

Certains disent qu'elle est plus belle que la coiffeuse... Vous avez déjà remarqué les coiffeuses, je veux dire, les belles coiffeuses, teinture, maquillage, tirées à quatre épingles, comme au cinéma... ? Alors, je dis, monsieur Alfredo, vous avez tiré le gros lot.

ALFREDO. – Ma mère est prévenue ?

POTLESNIK. – Absolutely, Sir Alfredo ! Tout est en ordre dans cette maison... Je parlais des coiffeuses, vous les avez déjà vues, derrière leur vitrine ? Elles se tiennent comme ça, en blouse, il y en a même qui ne portent plus de blouse, des habits normaux, comme tout le monde, en civil, elles sont... Et que je me retourne ! Que je m'observe dans le miroir ! J'en connais qu'ont des jambes, un corps, vous ne pouvez pas savoir, monsieur Alfredo, c'est l'instinct, c'est la vie, et je me dis, vous avez tapé dans le mille... Ou je me trompe ? Avec ce qu'on m'a dit, ce que disent les clients du dancing, qui vous ont vu débarquer aussi, avec Salza... Il paraît, vous avez écrit à votre mère...

ALFREDO. – Passe-moi le réveil.

POTLESNIK. – Il est tard, vous devriez vous lever.

ALFREDO. – Passe-moi mes pastilles, poche intérieure. Je vais me faire une piquouze, ensuite... Retourne-toi, s'il te plaît.

POTLESNIK. – Vous avez écrit à votre mère : « Salza n'est pas une femme habituelle, elle a de l'instruction, je serai fier de te la présenter. »